

Clôture du cycle / Dr Charles Melman. — Extrait de :
Annales de philosophie et des sciences humaines. —
N° 12 (2003), pp. 119-123.

Titre de couverture : Annales de philosophie et des
sciences humaines

I. Toxicomanes — Réadaptation.

PER L1044 / FP124903P

CLÔTURE DU CYCLE

Kaslik, le 16 juin 2001

D' Charles Melman

Directeur de l'Association Freudienne Internationale

A l'endroit des toxicomanes, nous étions pratiquement sans moyen, parce si nous donnons un produit, un médicament, une drogue, ... et bien c'est très simple, ils deviennent dépendants, ils ne peuvent faire autrement. Si l'on prend dans des entretiens baptisés psychothérapeutiques, et en espérant sur le mode de relation nouée avec le thérapeute, autrement dit, ce que les psychanalystes appellent transfert, et bien, on constate très vite, hélas, que cette sortie de situation nouvellement créée par la situation psychothérapeutique, loin d'apporter une sédation aux besoins de drogue, pourra éventuellement, l'accélérer ; ils deviennent à l'endroit du thérapeute dans une certaine position de dépendance là encore.

Il faut que le thérapeute soit disponible, qu'il puisse répondre à des heures assez tardives de la nuit, ou durant les week-end ... Mais la relation, loin de permettre une dialectisation autorisant une élaboration subjective, et éventuellement, un mouvement de révolte chez le toxicomane, elle favorise le risque de produit.

Les discours habituels que l'on puisse tenir dans ces cas, c'est-à-dire, les discours normaux prêchant la tempérance, sont moins efficaces que l'évolution des mœurs ; c'est plutôt la violence qui se trouve exaltée, favorisée ...

Qu'est-ce qu'on peut en fait leur dire, et qui pourrait les faire hésiter avant de s'engager ?

Pour cela, trois chapitres rapides :

1. L'étape de dépendance constitue une étape normale de l'auto-développement psychique. Les psychanalystes, eux, les premiers, ont été en mesure, dans leur pratique, de le préciser : l'état de dépendance psychique, qui est lié peut se reporter sur un objet absolument quelconque et dont la présence, pour le jeune enfant, sera essentielle à l'organisation de sa journée et surtout de sa nuit. Alors, c'est l'attachement à un objet fétiche, « nounours », ... Ça peut être le drap ... Winnicott : l'objet transitionnel : étape intermédiaire avant que ne se mette en lui définitivement la ficelle coupée, le cordon ombilical.

Nécessité de renoncer à l'objet essentiel dont on était dépendant pour que puisse se mettre en place ce qui sera désormais la responsabilité du sujet. Et cela, également, vis-à-vis du choix des objets à venir ; autrement dit, ce sera de son identité et notamment de son identité sexuelle, mais sur le fond de cet objet primordial auquel il va renoncer.

Quand il m'arrive de discuter avec mes amis cognitivistes, comportementalistes, ils me parlent de la fonction psychique ; je dis, bien sûr, parce que ce qui nous caractérise, c'est une dysfonction essentielle : nous sommes les seuls à être responsables de nos conduites, de nos choix ..., de ce qui fait cette marge qui est celle de notre éventuelle liberté. Voyez

l'importance de ce mot, en égard des dépendances, et nous aurons à nous satisfaire avec des objets qui ne seront jamais que des substituts que nous ne retrouverons pas ; cette douceur, ce caractère unique et exclusif, ce caractère comblant de ce qui a pu être pour chacun de nous cet objet primordial ; vous voyez de quelle façon la figure de la mère vient se dessiner derrière ce monde constitutif des objets.

Ceci, pour rappeler que chacun de nous est passé par là. Et même parfois, au cours du développement, nous restons dépendants. C'est un grand trait des névroses : cet attachement à l'objet primordial. Donc, chaque enfant peut rester inéluctablement attaché à cet objet primordial, en l'occurrence, la mère, et qu'il ne soit pas en son pouvoir d'accéder à cette rupture.

2. C'est dans ce contexte, et c'est là que j'aborde mon second court chapitre, qu'intervient ce qu'il faut appeler, de son juste nom, emprunté à Platon, « le Pharmacon » en tant qu'il nous renvoie à la drogue et au médicament et qui est, à la fois, ce qui soigne et ce qui emprisonne.

Les Grecs avaient parfaitement saisi qu'il y avait dans la nature des substances qui pouvaient être à la fois admirablement guérisseuses et mortelles ...

Alors, guérisseuses de quoi ?

Guérisseuses, pour chacun de nous, de ce qui pourrait être la difficulté d'exister ...

La présence de ce produit est susceptible de nous soulager ... Difficulté à l'existence dans la mesure où ces produits entraînent cette sorte d'obscurcissement de la conscience et l'éclipse de la subjectivité ... C'est ce qui se passe chez le drogué. Ces produits peuvent exister dans la nature. Notre science pharmacologique est susceptible de les fabriquer. Et la qualité pharmaco-dynamique de ces produits est de nous procurer le type de comblement qui peut sembler identique à celui que nous avons pu expérimenter au cours de notre premier parcours, au cours de notre première relation, au cours de cet état de dépendance. Le problème, comme durant cet état premier, c'est que nous devons certes, dépendre de cet objet et, dès lors

nous faisons, comme avec le jeu de la bobine, comme font les toxicomanes, cette sorte de pulsation qui est extrêmement stéréotypée, d'organiser une certaine forme de privation ; vous ne verrez jamais un toxico dont le réfrigérateur est rempli de drogues ... Il faut qu'il organise un état de privation, un organisme tendu par le besoin ..., le monde a disparu ... On ne s'intéresse plus à rien ...

3. J'espère que ce 3^e argument vous présentera un aboutissement possible : chez le toxicomane, son état entraîne un désintérêt total de ce qui est son identification sexuelle (qu'il soit homme ou femme) ... La vie sexuelle a perdu tout attrait. Quand vous avez affaire à un couple de toxicomanes, ce qui les intéresse, c'est d'être ensemble, c'est de se « shouter » ensemble, participer ensemble aux mêmes tripes ... Ce qui est intéressant pour l'un et pour l'autre, c'est le type de communauté qu'on partage, alors que la vie sexuelle a perdu tout intérêt.

On voit parfaitement que la dimension du désir, c'est-à-dire, celle qui est mise en place par la perte de cet objet primordial inaugural évoqué tout à l'heure est entièrement obturée par le besoin.

Donc, un des effets imparables de la toxicomanie et des dépendances, est l'élimination de la vie sexuelle. Une objection à cela : beaucoup commencent à dire : le hasch ou la coke, est au contraire, ce qui a pu faciliter chez eux, l'entrée dans la vie sexuelle ou la participation ou la contribution à la vie sexuelle. Cependant, une fois la dépendance installée, cet effet, qualifions-le rapidement d'aphrodisiaque, ne laisse plus subsister que le besoin à la place du désir ; et c'est ce caractère paradoxal d'un produit qui peut sembler au départ avoir une action facilitant ou stimulant, y compris dans ce qui est d'abord social, la relation avec autrui ... Mais, une fois que la dépendance est en place, c'est terminé.

Donc l'un des effets majeurs de ces drogues, c'est qu'elles sont sexolytiques. On doit savoir, quel sera le prix à payer.

Le risque de mort peut avoir un effet qui stimule le défi c'est-à-dire celui qui aime est prêt à aller jusqu'au bout presque sans penser surtout, au risque

à encourir. Il ne faut pas hésiter d'avertir les personnes exposées à tels risques ...

Quand des couples toxicomanes étaient envoyés pour un sevrage, on ne se fait pas d'illusion : ça durerait ce que ça durerait : c'est mieux que rien. Au bout de cinq, six semaines, deux choses revenaient :

- les émotions,
- la reprise d'une vie sexuelle.

Et ceci sans que ce soit irréversible. Le sevrage est nécessaire, indispensable pour que ce type de dommage puisse être réparé. La drogue, comme l'alcool, sont souvent pris pour témoigner de la virilité ; cela, aussi bien pour un homme que pour une femme, sans distinction de sexe : c'est-à-dire pour montrer qu'on n'a pas peur, qu'on est prêt à aller jusqu'au bout plus pour réaliser sa satisfaction. Ce sont les parents, les voisins qui vivent dans une pseudo-tempérance, mais nous, on est capable d'aller jusqu'au bout.

Donc, c'est souvent pour des motifs de ce genre, mais la solution va être l'inverse ; nous devons tenir ce discours et les informer de ce qu'ils ne savent pas, c'est-à-dire, du prix à payer.

Ensuite, chacun paie le prix qu'il veut mais il faut les informer.